

Sarah Desrosiers
SA BELLE MORT
Montréal, Hamac, 2023, 320 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Après *Bon chien* (2018), son premier roman autobiographique¹, Sarah Desrosiers revient avec un récit au titre qui va à rebours de ceux traitant d'un proche ayant choisi l'aide à mourir. Depuis l'entrée en vigueur de la *Loi concernant les soins de fin de vie*, le 11 juin 2021, au Québec, les maisons d'édition publient de plus en plus de livres parlant d'une mort à l'image de la « génération lyrique », telle que définie par l'essai éponyme de François Ricard². Cette génération a fortement influencé les débats entourant l'aide à mourir. Choissant l'expression « mourir de sa belle mort » (une fin de vie paisible et naturelle), la narratrice suit les hauts et les bas des derniers mois de sa grand-mère, Françoise Lane.

Lors d'un travail saisonnier en Colombie-Britannique, Sarah pense à sa grand-mère, âgée de quatre-vingt-neuf ans. À son retour au Québec, elle apprend que Françoise, logée dans une RPA³, souffre de douleurs. Après le diagnostic de leucémie, l'aïeule demande l'aide à mourir. Ses six enfants, deux filles, quatre garçons, se disent solidaires avec la décision de leur mère et lui promettent de l'entourer à la date choisie. Quand Sarah la revoit, elle subit un choc : elle reconnaît à peine dans « ce paquet d'os » celle qui, dans son enfance, a été sa gardienne. Au fil

¹ Avant d'entamer des études en littérature, l'auteure a complété une formation exigeante en danse classique.

² Voir François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992. Née en 1987 à Rawdon, Desrosiers appartient à la génération suivant celle visée par Ricard. À ce sujet, voir mon compte rendu de Réjean Boivin dans cette rubrique, *Désarroi devant la mort. L'épreuve de la finitude à la lumière de l'anthropologie philosophique de Paul Tillich*, Québec, PUL, 2022.

³ Résidence pour aînés.

des huit mois suivants, Sarah note le déroulement de ses visites, la plupart suivant le même ordre (santé, douleur, sommeil, repas), sauf quand sa petite-fille touche à un point sensible, comme son ancien emploi d'institutrice ou sa volonté d'être euthanasiée. Interrogée si elle compte retrouver grand-papa au ciel, elle répond : « Je ne penserais pas, non. Étant donné que je crois à la réincarnation. » Aujourd'hui, Sarah enseigne à son tour, mais à vrai dire, elle porte peu d'intérêt à sa mamie, ce dont témoignent ses visites brèves et irrégulières. De plus, elle n'est pas seule à s'occuper de la vieille femme. Ses enfants lui rendent souvent visite : Elyse, la mère de Sarah, sa tante Julie, ses oncles Bruno, Louis, François et Éric. Dans ce monde d'adultes, Sarah se sent reléguée au statut de fillette au temps de sa prime enfance. Ne se sentant pas vraiment proche de la malade, elle éprouve des difficultés à entrer en contact avec Françoise. Ses projets personnels restent prioritaires, comme sa relation avec son amoureux, Pier-Luc ; elle préfère faire du ski, travailler avec ses étudiants au cégep, ce qui explique en partie pourquoi le récit demeure factuel et sans émotion. Une distance plus grande encore se creuse entre les deux femmes à cause de la mémoire défaillante de mamie (elle oublie si elle a pris ses médicaments, son bain, etc.). Après avoir pris la résolution de lui faire la lecture d'un roman, Sarah y renonce puisque « de toute façon, elle va oublier l'histoire au fur et à mesure ». Quand Françoise chute de nouveau, Sarah aimerait que sa grand-mère fasse des exercices de réhabilitation avec un ergothérapeute, pourvu que ce soit « quelqu'un d'autre que moi ».

Le projet d'euthanasie de Françoise revient régulièrement dans les entretiens de la fratrie. Comment voient-ils le dernier jour de leur mère ? Selon les uns, il s'agit d'une intervention médicale comme une autre, alors que les autres sont réticents « d'assister à [s]a mise à mort ». Cependant, la vieille femme reprend « du poil de la bête », même si elle s'ennuie et se sent seule. Sarah lui demande si elle pense toujours à sa mort volontaire. Oui, et elle en a même arrêté la date : le 7 février prochain, son

anniversaire. « Mais si ça ne fonctionne pas [...], je ne choisirai pas une autre date [...], je veux mourir de ma belle mort », répond-elle. De son côté, le médecin clôt le dossier. Sa petite-fille sait que Françoise « est à l'agonie, mais c'est un projet à long terme ». En décembre, la Covid-19 frappe la RPA. Pendant la quarantaine, Sarah oublie presque sa mamie, avoue sa « paresse », mais au fond, elle veut reprendre son rôle de petite fille et délaissier le ton et la voix d'adulte. Les comptes rendus de ses visites ressemblent plutôt à des séances chez un psychologue, ce qui l'amène à se sentir coupable d'être aussi distante de sa mamie. Pourtant, elle ne l'appelle pas, ni à Noël ni au jour de l'An.

En janvier, la travailleuse sociale préfère placer Françoise dans un CHSLD⁴. Même si elle tombe de nouveau du lit et se fracture le genou, le transfert a lieu. Commence la période la plus pénible pour la malade : malgré les visites de ses enfants, elle se sent déperir et seule. Ses pertes de mémoire s'accroissent, les repas lui déplaisent, elle partage sa chambre – « un mélange de chambre d'hôpital et de débarras » – avec une autre bénéficiaire toquée qui l'énerve. De son côté, après six semaines d'absence, Sarah n'a plus envie de reprendre ses visites, s'accusant d'être une « ingrate et [une] sans-cœur ». Si ses oncles sont d'avis que Françoise se porte « comme un charme », Sarah sait que sa mère Elyse n'en peut plus de s'occuper de la malade : courir après les médecins, les infirmières, remplir des formulaires, des contrats de service, régler les tracasseries avec l'administration de l'institution. Peu après son 90^e anniversaire, Françoise est transportée à l'hôpital pour des radiographies ; sa chute la fait cruellement souffrir. Mais la chirurgie est exclue, elle est trop faible pour la supporter. Sarah revient la voir, mais les dialogues restent vides

⁴ Centre d'hébergement et de soins de longue durée.

et tournent en rond. La seule consolation de la grand-mère demeure un enregistrement que lui laisse sa petite-fille, le *Requiem* de Mozart⁵.

En avril, Elyse examine les plaies de lit de sa mère, s'en dit horrifiée, en discute avec la préposée qui promet de soulager la vieille femme. Le seul traitement possible consiste à augmenter la médication pour enrayer la douleur. Maintenant, Françoise ne s'alimente presque plus, elle dort la plupart du temps. Un soir, l'infirmière appelle d'urgence Elyse : Françoise est au plus mal. La fratrie et Sarah se précipitent au chevet de la mourante. Ils arrivent trop tard, elle vient de rendre l'âme. Chacun lui fait ses adieux. Sarah lui parle doucement de son voyage en Inde et l'invite à « aller [y] faire un tour. Tu vas adorer. » Très vite, les enfants disposent des quelques objets personnels de la défunte : lunettes, vêtements, meubles. Puis, les bons mots fusent, on rit, on discute. Après quoi, tout le monde rentre à la maison.

Dans ce récit d'une fin de vie, Desrosiers présente trois générations : celle de la grand-mère, née au début des années 1930, celle de ses enfants, nés autour de 1945, et la sienne, datant du milieu des années 1980. Défilant dans une sorte de ballet dans la chambre de Françoise, ces générations reflètent et accentuent les bouleversements survenus dans la société québécoise et les comportements propres à chaque filiation. La première reste encore attachée aux « anciennes valeurs » rurales, même si ces dernières commencent à s'effriter à la fin des années 1950 puisque Françoise s'éloigne de l'Église sans pour autant renier son passé. Ses enfants acceptent mal l'autorité de l'État et de l'Église ; pour se rassurer, ils cherchent à imiter le mode de vie de leurs congénères. La progéniture de cette dernière génération pousse encore plus loin l'idéal de la liberté (voir le monde, s'instruire, s'amuser, éliminer les obstacles que sème la vie sur leurs chemins). Les petits-enfants de Françoise se

⁵ Je me permets de mentionner mon livre qui présente les services et l'atmosphère dans des RPA et un CHSLD à Québec : Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin, *Le temps figé*, roman, Québec, L'instant même, 2012. Selon mes informations, en 2021-2022, la situation des soins de santé, surtout dans les institutions de longue durée, est demeurée aussi problématique que par le passé.

rendent à peine compte que leurs enfants (je généralise) refusent toute critique et ce qu'ils perçoivent comme une intrusion dans leur bulle.

Par les descriptions des rencontres, monotones et répétitives, le lecteur perçoit le déclin de cette femme qui avait pourtant élevé l'auteure dans son enfance. Le récit et sa forme sont grandement redevables à la pensée du sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002)⁶ qui continue à exercer une grande influence dans le domaine de la littérature française. À son instar, par le truchement de la « belle » mort de Françoise Lane, la narratrice semble garder ses distances en racontant des faits bruts, sans empathie. En réalité, Sarah Desrosiers présente les changements sociétaux, survenus trop rapidement au Québec.

⁶ Voir, entre autres, le collectif publié sous la direction de Bourdieu, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, 947 p. Il s'agit d'une série d'enquêtes critiques auprès de témoins qui décrivent l'État en déclin, l'industrialisation, la détérioration dans le secteur de l'enseignement, etc. Un bel exemple souvent cité de la pensée bourdieusienne est l'œuvre d'Annie Ernaux.